

Figures de l'espace helvétique

Autor(en): **Mondada, Lorenza**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Ethnologica Helvetica**

Band (Jahr): **13-14 (1989)**

PDF erstellt am: **20.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1007639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Figures de l'espace helvétique

Spatialité et discursivité de l'image

Nous approcherons ici les phénomènes de l'*image* – volontairement considérée dans son sens large, ce qui permettra de regrouper des signes complexes, verbaux ou iconiques – en prenant en considération une double dimension, spatiale et discursive¹.

La prise en compte de la dimension spatiale des faits sociaux et culturels constitue un champ de recherches interdisciplinaires qui a depuis quelques décennies suscité l'intérêt des sciences humaines. Dans cette perspective, l'espace n'est plus pensé comme une variable à gérer, maîtrisable par la technique, contrôlable par le calcul, homogène, isotrope, mais comme une notion qualitative, signifiante, hétérotopique, discontinue..., notion complexe où sont compris des phénomènes de perception, de cognition, de représentation et qui se définit dans une interaction entre les sujets, les systèmes socio-symboliques et le territoire. Plus particulièrement, l'étude des formes spatiales veut aujourd'hui dépasser la question de savoir si l'espace est déterminé ou déterminant, matérialité ou idéalité, en le pensant dans ses relations multiples et constitutives avec le social et le culturel, et en considérant le dispositif spatial comme ayant une puissance spécifique (Ostrowetsky 1983).

La spatialité comme plan d'articulation de phénomènes ne peut se concevoir indépendamment des médiations symboliques qui la traversent, des discours qui circulent à travers elle, des langages qui opèrent en elle – en constituant la dimension signifiante du rapport entre acteurs sociaux et espace. Le discours manifeste la présence et la nécessité d'un double sens de l'espace, qu'il contribue à construire: d'une part le sens entendu comme orientation, repérage, direction; d'autre part le sens compris comme signification articulée, forme signifiante, réseau symbolique. Les deux acceptions vont de pair pour que l'acteur ne se perde pas dans un monde inintelligible.

La dimension linguistique est conçue ici dans l'hétérogénéité des jeux de langage, dans ses effets performatifs, en tant qu'enjeu de pouvoir, lieu d'inscription et de production des identifications, dimension constitutive du social, considérée aussi bien comme intersubjectivité que comme «conflictualité». Il en découle que l'organisation de l'espace se réalise autant au niveau des textes qui la disent qu'à celui de son actualisation territoriale, la «réalité»

1 Les analyses présentées ici poursuivent une réflexion concernant l'incidence du langage des mass-media sur les représentations de l'espace national (Pellegrino et Mondada 1987).

signifiante de l'espace constituant un continuum où s'entrecroisent les faits, les discours et les représentations. L'organisation peut être le fait de décisions plus ou moins volontaristes du pouvoir, dont on peut trouver des exemples dans les récits utopiques, dans les projets urbanistiques ou dans les représentations étatiques (organisation fédérale en quatre quadrants dans la société chinoise décrite par Granet 1968; ou organisation du cratos athénien qui échappe à l'appropriation de chacun pour devenir commun à tous, en situant les membres de la collectivité à égale distance du centre, selon Vernant 1981); elle peut aussi se manifester au travers des mythes de fondation, ou dans les récits quotidiens des usagers, tendant davantage à une logique informulée, où l'action du groupe est territorialisée alors même qu'elle pense socialiser son territoire...

Le jeu des médiations socio-spatiales a étroitement affaire, on l'aura deviné, au jeu complexe des identifications constitutives de l'identité et de ses paradoxes (Tap 1980). Car il n'est pas question de réduire l'identité à l'enracinement, la prise en compte de la mobilité demeurant essentielle au concept, tout comme la marginalité face à l'insertion, l'exclusion face à l'inclusion. Nous considérerons l'identité en tant qu'objet de discours posé par les références à un espace, national ou régional, plutôt que comme modèle théorique. Nous verrons que l'espace identitaire est toujours problématique («en dépit de leur éloignement dans l'espace et de leurs contenus culturels profondément hétérogènes, aucune des sociétés constituant un échantillon fortuit ne semble tenir pour acquise une identité substantielle: elles la morcellent en une multitude d'éléments dont, pour chaque culture bien qu'en termes différents, la synthèse pose un problème» Lévi-Strauss 1983: 11). Polémique et dynamique, il se construit dans une confrontation continue non seulement à d'autres entités mais aussi à ses propres manifestations..., système dialogique où les auto-représentations ne peuvent ignorer les hétéro-représentations. Ces processus se cristallisent en des images qui sont plus relationnelles que substantielles, plus éphémères que constantes, qui s'offrent à l'analyse comme une manifestation possible et fugitive dont on tente d'appréhender la logique.

L'effet le plus immédiat de cette logique est un découpage de l'espace, pertinent et valorisé, opéré par les médiations symboliques, producteur de sens et fondateur d'une spécificité dans laquelle un groupe puisse se reconnaître.

Espèces d'espaces

L'espace suisse est ici considéré à travers les images qui en sont fournies, images plus ou moins abstraites, plus ou moins métaphoriques, qui au-delà de la référence à des lieux singuliers, se rapportent à la totalité nationale; ce qui nous intéresse est la façon dont ce rapport se fait.

Cet espace a été et demeure l'objet de découpages, d'exploitations imaginaires et de mises en formes très diverses. S'il n'est pas facile de rendre compte de façon exhaustive de cette hétérogénéité, il est possible de l'envisager en relation avec la diversité des situations énonciatives productrices d'images.

L'image de l'espace identitaire est doublement relationnelle: d'une part elle varie en fonction de la situation pragmatique de son énonciation; d'autre part elle est elle-même le produit de la mise en relation interne de traits distinctifs combinés entre eux.

1. La verbalisation ainsi que l'illustration de l'espace sont toujours produites dans une situation d'énonciation, qui est définie par un énonciateur, un moment, temporel, historique, et un lieu. Nous nous concentrons ici sur ce dernier. L'image identitaire est ainsi prise entre un espace énonciatif, i.e. le lieu où elle est dite, et un espace énoncé, i.e. le lieu dont il est question dans ce dire, le lieu auquel l'image fait référence et par rapport auquel elle se constitue comme image identitaire; entre ces différents espaces il y a des seuils significatifs, des clivages et des ruptures qui peuvent bouleverser les représentations et les significations.

Nous faisons donc l'hypothèse que le lieu où est produite l'image a une incidence sur l'image elle-même et fait intervenir des distances symboliques, cognitives ou physiques: l'image de la Suisse émise à Berne ne sera pas la même que celle émise à Genève ni que celle émise à Moutier. De même, l'image variera si elle est produite à Paris ou à New York ou à Johannesburg, selon une série de positions possibles d'énonciation.

Celles-ci sont à combiner avec les types d'interactions possibles, faisant intervenir, outre le statut des acteurs, leurs catégorisations spatiales: la verbalisation de l'espace identitaire subit des variations selon qu'elle est énoncée dans un groupe de même appartenance régionale ou face à un groupe se réclamant d'une autre région; face à des collectivités étrangères avec lesquelles est noué un rapport de pouvoir ou de dépendance, de majorité ou de minorisation, selon des effets de proximité ou de mise à distance, d'intégration ou de rejet, de similarité ou de différenciation. Selon les modulations intervenant entre les représentations de l'ici et de l'ailleurs, l'ici pourra être connoté positivement ou négativement, affirmer une identité inclusive ou exclusive, se dissoudre en une multitude d'ici différents, l'espace *autre* pouvant se glisser dans l'espace du même selon le type d'espace énonciatif en jeu. La multitude des espaces énonciatifs détermine une polyphonie (Ducrot 1980: 44 sq.): ce phénomène caractérise les énoncés que le locuteur adresse à un allocataire, en tenant compte des arguments possibles, positifs ou contraires, d'un destinataire virtuel ou réel, qui est un personnage différent de l'allocataire. Ce dialogisme, marque de la pensée d'autrui dans le discours, fait que tout énoncé identitaire est potentiellement polémique et peut générer des images contradictoires – voire déclencher une guerre des images.

Cette dynamique est observable en Suisse dans le rapport, souvent non formulé, entre identité nationale et identité régionale. Face à la prolifération de l'expression des identités régionales, l'identité nationale est souvent problématisée dans les discours tenus à l'intérieur du pays alors qu'elle l'est moins lorsqu'il s'agit de la projeter à l'extérieur (la Suisse modèle pour l'Europe), de l'extérieur (la Suisse vue de l'étranger) ou par rapport à l'extérieur (la Suisse dans des rapports pacifiques ou conflictuels avec l'étranger). Selon les contextes énonciatifs, on privilégiera donc la diversité (au

niveau local) ou bien l'unité (au niveau global). Le problème reste celui de la cohérence et de la coordination des niveaux énonciatifs: ils imposent, pour penser le national, une décentration par rapport au local. Ils posent, de façon analogue, le problème du passage d'une territorialité vécue à un espace symbolique, abstrait, à construire ou à accepter. Ou encore: c'est le passage de l'échelle régionale à l'échelle nationale qui pose problème: si, dans la première dimension, le découpage fonctionne par la particularisation de chaque élément local opérant une différenciation de proche en proche par rapport à une référence commune – selon une logique de contiguïté différenciant des éléments *in praesentia* –, dans la deuxième dimension, le découpage fonctionne selon une articulation paradigmatique d'images-emblèmes qui doivent permettre au tout de se retrouver dans les parties ou à chaque partie d'entretenir une relation particularisée avec le tout (de façon à ce qu'elle puisse s'opposer à la partie voisine tout en se référant à la même totalité), grâce à des unités minimales à la fois communes et spécifiques – selon une logique associative unissant des éléments *in absentia*.

Ces sauts qualitatifs de l'image et de son énonciation font penser que non seulement l'image est modulée par le contexte de production et d'interaction dans lequel elle se manifeste, mais aussi qu'à différents espaces énonciatifs correspondront différentes modalités de structuration de l'image.

2. Les produits de l'expression identitaire ne sont pas des entités atomistiques, substantielles et figées, même si la forte présence de stéréotypes pourrait le faire penser. L'image est le produit d'une logique interne, qui met en relation des traits constitutifs: par exemple, selon une logique d'articulation, qui associe des traits différents pour donner un tout intégré, ou selon une logique de juxtaposition, qui associe des images déjà formées. Même lorsque l'image est fortement emblématique, elle n'est jamais un bloc monolithique de sens mais est régie par un certain mode de structuration.

Divers modes de structuration se manifestent dans les images nationales helvétiques, confrontées au problème de constituer une unité de sens à partir d'une multitude de propriétés, un tout à partir d'une pluralité de parties, un énoncé permanent face à la variation continue du contexte d'énonciation. Ils agissent sur des unités minimales, produit d'un premier découpage spatial significatif, où sont sélectionnées non seulement des entités locales (col, lac, ville, ...), mais aussi des relations formelles (perspectivité ouverte ou fermée), affectées de valeurs axiologiques (verticalités conçues comme obstacle ou protection) qui se combineront à différents niveaux de complexité, faisant intervenir des procédures d'abstraction, de condensation, d'identification, de particularisation ou de généralisation. Ces procédures pourront privilégier une logique profonde commune à un grand nombre d'images réalisées ou au contraire proposer une série limitée d'images ayant une structure de surface commune reconnaissable.

Dans ces stratégies, la dimension discursive joue un rôle fondamental: c'est elle qui organise une continuité, une rhétorique, une cohérence des images; c'est elle qui assure un lien syntagmatique entre les emblèmes, et ceci même lorsqu'elle disparaît du texte, lorsqu'elle se limite à être une présence implicite,

cachée, puissamment structurante, par exemple dans des énumérations paradigmatiques de stéréotypes.

Si donc les découpages et les combinaisons de traits donnent lieu à des images emblématiques, celles-ci sont ensuite prises en charge par un langage structurant, qui les articule en une logique propre.

Espaces helvétiques

L'analyse de discours qui se proposent de (re)créer des représentations spatiales identitaires ne fournira que des exemples permettant de saisir quelques problèmes théoriques et méthodologiques posés par les processus signifiants en jeu; l'exercice ne saurait prétendre à une quelconque exhaustivité, ayant plutôt pour but de souligner la diversité des possibilités énonciatives et de leurs dynamiques.

La diversité des énonciateurs et des discours potentiellement analysables constitue un corpus redoutable: récits mythiques, conversations quotidiennes, discours des mass-media, interventions politiques, textes officiels, propagande touristique, littérature, cinéma... Nous nous contenterons ici de tirer quelques réflexions de trois types de discours proposant des images verbales ou iconiques, relevant de la littérature, de la politique et de la propagande.

La finalité de l'analyse n'est pas un inventaire de stéréotypes identitaires, de contenus discursifs, ou d'arguments recherchant le consensus. Ce qui nous intéresse, c'est la forme du contenu, les modes de structuration et de spatialisation des images emblématiques.

1. On peut trouver un premier écho de la problématique et un point de départ possible du questionnement méthodologique chez les écrivains suisses romands – certains étant restés au pays, d'autres l'ayant quitté, d'autres étant devenus nomades incapables d'y revenir – pris entre l'enfermement et la fuite, exprimant la tentation de l'ailleurs et la magnification de l'ici, vivant l'attrait d'un Paris centralisant le monde des lettres ou revendiquant l'autonomie littéraire d'une Suisse fédéraliste. Si ces textes attentifs à une territorialité helvétique manifestent souvent plus une appartenance régionale, parfois régionaliste, qu'une réflexion nationale, reste que la mise en mots de l'espace peut être révélatrice à travers les modes de spatialisation mis en oeuvre.

Charles Ferdinand Ramuz a été parmi les auteurs les plus cités et interpellés, dans les contextes les plus divers, pour son expression de l'identité vaudoise et suisse, souvent manifestée à travers une recreation des représentations et des mythes de l'espace. Ses textes, en effet, décrivent un espace socio-symbolique qui résulte d'une série d'oppositions structurant un univers culturel. Ces dichotomies, que nous avons examinées ailleurs (Mondada 1989), mettent en scène la confrontation de l'ici et de l'ailleurs, sous les formes abstraites du haut et du bas, du proche et du lointain, du dedans et du dehors, ou bien concrétisée dans des oppositions, comme celle de *plaine* versus *montagne*, qui peut donner lieu à d'autres sous-systèmes comme les oppositions *bonne montagne* versus *mauvaise montagne* ou *lac de plaine* versus *lac de montagne*,

ou comme celles entre l'espace du vigneron-agriculteur et l'espace du chasseur, entre l'espace ordonné du village et l'espace chaotique de ce qui n'est pas lui (aussi bien les terres non cultivées que la ville). Les emboîtements spatiaux complexifient et réorganisent ces rapports constitutifs, en les faisant varier selon les échelles – la maison, le village, la ville, la région, l'étranger – qui quadrillent, distribuent, fragmentent l'espace en multipliant les seuils, les frontières, les limites. L'affrontement de communautés dont l'identité investit symboliquement des lieux d'appartenance différents ou des mêmes lieux d'exploitation, le passage d'un acteur d'une communauté à une autre, les départs et les retours, constituent des parcours narratifs qui mettent en relations significatives les espaces, déterminent des ouvertures et des clôtures, des mouvements ou des fixations, renforcent ou problématissent les valorisations et les axiologies, et bouleversent leurs logiques propres, conduisant à la reconnaissance comme à la méconnaissance des identités, à la vie comme à la mort des individus et des groupes. Elles permettent de relever un type de logique relationnelle qui structure les images territoriales et identitaires et qui varie selon les combinaisons des échelles spatiales.

2. La notion d'identité nationale s'offre comme une notion paradoxale: alors même que dans les discours des sociétés occidentales, la référence à une territorialité semble se poser comme étant historiquement et anthropologiquement nécessaire, l'idée de nation est le produit d'un processus d'identification abstrait à un système symbolique. Cependant, l'espace semble se prêter à cette contrainte puisqu'il est un moyen puissant de représentation cognitive, pouvant aussi se transformer, au besoin, en dispositif métaphorique.

Du côté de l'articulation des représentations, l'association de l'unité et de la diversité, qui est le thème constitutif des discours sur l'identité nationale suisse, fonctionne à la fois comme modèle et comme slogan, comme grille de lecture de ce qui a été et comme projet à réaliser pour ce qui n'est pas encore. Cette totalisation spatiale renvoie le plus souvent à des espaces énonciatifs différents, effaçant ou révélant des clivages entre eux.

Nous retrouvons ce modèle dans les discours prononcés lors du rituel politique de la fête nationale du 1er août, rappelant la constitution du premier noyau confédéral, par l'alliance de 1291 entre Uri, Schwyz et Unterwald – où se manifeste un effet structurant à la fois sur les images emblématiques utilisées et sur leurs mises en relation, i.e. à la fois sur leur constitution et sur leur fonctionnement discursif.

L'espace énonciatif peut jouer lui-même comme espace énoncé emblématiquement: lorsque, en 1979, le rituel du 1er août se déroula à Poschiavo, un des villages les plus isolés du pays, situé dans une vallée des Grisons orientée vers l'Italie, représentatif d'une minorité linguistique (italienne) inscrite dans une autre minorité (rhéto-romanche), appartenant à une unité politique dominée par une majorité germanophone, ce lieu emblématique de la particularisation maximale, de la diversité et de la localité devint un lieu où le tout s'inscrivait dans la partie et reproduisait le mythe de l'unité. Par effet de la mise en spectacle, assistée par le langage des mass-media, la juxtaposition des valeurs spatiales rend le lointain accessible, déplace l'extrême périphérie vers le centre;

la clôture de la représentation sur elle-même permet un découpage significatif et une recombinaison unitaire de différentes spatialités ainsi mises en présence, instaurant de nouveaux régimes d'identification du spectateur au spectacle, où le territoire réel s'abolit, devient invisible devant la visibilité de son équivalent représentatif et normatif. L'exhibition d'un fragment décontextualisé sert ainsi de modèle pour le réel lui-même, dans le but de le façonner en retour.

Dans les discours officiels pour la fête du 1er août (sont pris ici en considération ceux des Présidents de la Confédération pour la période 1979-1985), que ce soit à l'adresse des Suisses en Suisse ou à celle des Suisses à l'étranger, on trouve un grand nombre d'images spatiales, elles-mêmes complexes et produites par une première condensation et abstraction de traits spatiaux, ensuite articulées entre elles par une rhétorique spécifique. Nous pouvons relever deux types d'unités de départ.

D'une part des syntagmes descriptifs tels que «ce coin de terre», «petit pays», «notre petit pays», «petit pays au territoire exigü», «pays ouvert au monde», «notre petit Etat», «petit Etat à dimensions humaines», «notre petite patrie, avec ses alpes, ses lacs et ses vallées ...» qui font intervenir des entités spatiales différentes, telles que la terre, le territoire, le pays, la patrie, l'Etat, dont les connotations ne correspondent pas, malgré leur appartenance apparente, au même paradigme. D'autre part nous relevons des images spatiales telles que *île, ponts, portes, carrefour, fleuve...* Ces images, souvent métaphoriques, sont en fait une condensation de traits spatiaux appartenant à une configuration in absentia. La mise en texte de ces deux types d'unités montre un rapport argumentatif et polémique constant avec une description implicite, toujours présumée, ou une description contraire, dont voici un exemple:

«Exigüité de territoire mais aussi riche diversité, voilà l'essence même de la Suisse!» (1984).

«Si petite soit-elle la Suisse a toutefois sa place dans le concert des nations» (1984, discours aux Suisses de l'étranger).

«Nous sommes un petit pays au territoire exigü, enserré dans ses frontières naturelles et politiques. Pourtant nous ne sommes pas une île» (1984).

«Notre pays n'est pas une île. Petit Etat implanté au coeur de l'Europe, c'est au contraire un lieu de rencontres, de contacts avec le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest» (1985, discours aux Suisses de l'étranger).

Le moule discursif des slogans de la diversité et de l'unité, de la petitesse et de la richesse, de la différence et de la communication, détermine une logique rhétorique et argumentative caractérisée par les figures de l'antithèse et de l'oxymore, visant un rapprochement des contraires. Son articulation syntaxique fait succéder à un ou plusieurs prédicats donnant une définition-description («nous sommes un petit pays au territoire exigü») un connecteur (*mais, toutefois, pourtant, au contraire, cependant...*) qui nie la proposition précédente ou les conséquences qu'il serait possible d'en tirer («pourtant nous ne sommes pas une île»), pour aboutir à la dénomination contraire («c'est au contraire un lieu de rencontres»).

L'utilisation de tournures concessives, visant un effet de complémentarité capable de cumuler des images contradictoires, ainsi que le recours abondant à la négation, est fortement dialogique, en tenant compte ou en anticipant les objections d'un destinataire implicite. Cette présence de l'autre dans la forme du discours est parallèle à la présence de l'ailleurs dans les contenus discursifs, où l'on retrouve le même mouvement rhétorique, entre la tentation de l'enfermement et la contrainte à l'ouverture («cependant nous ne pouvons plus vivre seuls dans un monde devenu interdépendant» 1983, «...nous force à nous ouvrir au monde» 1982). Le choix d'espaces métaphoriques opposés, comme *île* versus *ponts*, montre que la mise en relation des deux entités par le connecteur n'opère pas un renversement du premier terme mais une correction: contre la clôture on ne propose pas l'ouverture mais une brèche (voir les *portes*); il n'y a donc pas transformation du premier terme mais adjonction d'une propriété corrective par le second. L'espace suisse est proposé selon un double rapport à l'ouverture et à l'enfermement: espace qui montre sa faculté à être traversé et simultanément sa faculté à offrir l'asile stable de ses résidences.

Les *ponts*, figure par excellence de la mise en relation, jouent un double rôle qui révèle la position paradoxale de l'espace national, puisqu'ils fonctionnent à la fois de façon centrifuge (de la Suisse vers l'extérieur: «jeter des ponts qui nous lient au monde», 1983, aux Suisses de l'étranger) et centripète (de la Suisse vers elle-même: «ponts indispensables à assurer le passage de la diversité à la cohésion», 1984, aux Suisses de l'étranger). Ces mouvements paradoxaux sont renforcés par les mythes: celui de la fondation par mise à distance de l'autre côtoie celui de l'accueil de l'autre (la Suisse «terre d'asile») ou de l'aide apportée à l'autre (Henry Dunant). Au clivage entre l'échelle régionale et nationale s'ajoute la relation problématique de la dimension nationale à la dimension internationale. Si dans le premier cas il y a excès de particularisation, dans le deuxième il y a risque d'homogénéisation. Dans les deux cas, la spécificité de l'espace national est en jeu, au contact d'une altérité qui est aussi bien interne qu'externe.

3. Nous retrouvons des cas de figure analogues dans un poster sur la Suisse publié par la «Commission de coordination pour la présence de la Suisse à l'étranger» et diffusé depuis 1977. Une face du poster est constituée d'une grande photo du lac des Quatre-Cantons intitulée «le berceau de la Suisse», proposant non seulement un lieu de la centralité et de l'origine, mais aussi un enchaînement de traits iconiques que nous avons déjà en partie relevés et que nous relèverons encore: verticalité des montagnes et horizontalité du lac, nature et habitat, isolement et communication. L'autre face comprend deux parties: une composition de 52 photographies d'une part et un texte avec des cartes d'autre part. Il combine ainsi code iconique et code verbal. En exergue du texte, une citation de Ramuz: «Un petit pays est-il condamné par sa petitesse même à ne pas connaître la grandeur?». Les premiers chapitres du texte s'intitulent: «Au coeur de l'Europe: la Suisse», «un territoire exigu», «de l'Arctique... à la Méditerranée», «le Milieu du Monde».

Mais concentrons-nous sur la partie photographique. L'ensemble est obtenu par une fragmentation en parties constituées d'images juxtaposées, sans qu'il y ait un rapport immédiat de voisinage entre elles, les relations étant de nature associative. Chaque fragment est ainsi censé représenter à la fois sa particularité, qui a motivé sa sélection, et l'oublier pour s'intégrer dans le tout. Ce double aspect explicite le recours à deux types d'images, celles qui représentent des lieux typiques et identifiables (par exemple Glaris et sa *Landsgemeinde*), et celles qui représentent des lieux génériques (par exemple une route de montagne) ou même des lieux réduits à n'être que simple fond disparaissant derrière les figures (par exemple le décor de montagnes dans lequel évolue un avion militaire). La sélection des images manifeste la volonté d'éviter les stéréotypes les plus répandus: pas de montée de la vache reine à l'alpage, pas de prairies fleuries, pas de chocolat, pas de banques (l'édition française de 1986 a supprimé une image de la bourse, présente dans l'édition précédente)... Pas de Cervin ni de Rigi, pas de chutes du Rhin ni de jet d'eau de Genève... Le Château de Chillon, à peine reconnaissable, est perdu, tout petit, sous une autoroute qui traverse le Lavaux. De même, si la diversité géographique des paysages est représentée, les oppositions ville/village, rural/urbain, polarisé/périphérique, fondamentales et problématiques dans la vie économique du pays, ne sont pas marquées.

Chaque image met elle-même en scène une combinaison complexe d'entités, notamment entre nature et culture (la vallée avec un barrage, la montagne traversée par un téléphérique, le paysage parcouru par une autoroute, la plaine couverte d'habitations, le sommet occupé par une station de télécommunications), entre ancienneté et, surtout, modernité. Les rapports spatiaux entre ces entités sont eux aussi complexes: obstruction-rétention (verticalité du barrage fermant la vallée, protections contre les avalanches s'élevant en sens contraire par rapport à la pente), lieux de rencontre clôturés et/ou espaces troués par un passage (port, gare, aéroport, autoroute), ou les deux (enfermement des montagnes versus transmission des communications par les airs), obtenues, à un niveau plus abstrait, par des oppositions telles que verticalité versus horizontalité versus diagonalité, lignes discontinues versus lignes géométriques dans le paysage. Le même régime antithétique régit ainsi les deux types d'images analysées, verbales et iconiques: dans les premières il est un mouvement rhétorique rectifiant des descriptions initialement posées pour donner des images de synthèse, dans les deuxièmes il fonctionne par juxtaposition de traits et de spatialisations contraires à l'intérieur des images ou entre une image et l'autre.

Si nous analysons la disposition des photographies sur la page, le coin gauche supérieur réunit les images de paysages dont nous avons tiré les exemples à peine cités. S'éloignant de la nature, mais faisant le lien avec elle par le biais de la maîtrise technologique du territoire, les représentations de l'économie privilégient un environnement artificiel aux formes polies (circulaires notamment), celui de l'industrie spécialisée. Les images s'organisent par groupements thématiques ou formels (dominance chromatique, orientation des lignes organisatrices, direction des regards et des gestes, etc.). Dans le coin

supérieur droit, par contre, l'environnement passe de la nature à l'urbanité: alors que la première manquait de personnages humains (éventuellement présences individuelles), la seconde porte les signes de la socialité (groupes). Le coeur du poster est emblématiquement réservé aux institutions civiles et militaires. Comme si l'effet de totalisation des images dépendait de ce centre visuel et symbolique, chargé d'absorber ce qui dans la diversité empêcherait de voir l'unité.

La reconstruction d'un espace se fait par la reprise de spatialités articulées en éléments paradigmatiques et en opérations de mise en relation, qui attachent à des formes spatiales des valeurs et des thématiques, en fonctionnant ainsi comme mise en forme de contenus et surtout comme mise en rapport syntagmatique, comme un discours qui serait sous-jacent mais effacé, perdu ou dissimulé. La juxtaposition, basée sur des rapports associatifs, permet une substitution de chaque élément par un autre, de façon qu'il y ait échange entre les parties et le tout, par commutation, permettant au tout de se retrouver dans les parties. La logique de l'image emblématique fonctionne moins sur la base d'images préconstruites que sur celle d'un nombre limité de traits, qui seront évoqués ensemble, comme si l'un rappelait immédiatement tous les autres, chaque élément étant une approximation ou une appréhension du système dans sa totalité. La juxtaposition décontextualise les éléments pour les introduire dans un système qui propose son propre contexte, garantissant en même temps le réalisme des images et l'abstraction de leur fonctionnement.

Reste la question plus globale de la fonction de l'image emblématique et du stéréotype: routine cognitive, bloquant l'accès d'autres moyens de connaissance des faits sociaux dont il fournit d'avance une interprétation, renforçant et structurant les idéologies cachées, facteur d'exclusion par sa mise en scène de propriétés non seulement distinctives mais aussi discriminantes, fondant le préjugé, facteur d'intégration en motivant l'identification sociale (Schaff 1984), la puissance du stéréotype est proportionnelle à la simplicité de ses modes de constitution et d'articulation. En tendant à devenir un paradigme pur, rendu indépendant de toute mise en relation syntagmatique par le discours, le stéréotype tend à échapper aux déterminations et aux particularités du contexte d'énonciation et d'interaction pour ainsi revendiquer son application globale et systématique à tout contexte. Reste une autre puissance: celle des discours qui essaient de fonder ou au contraire d'échapper aux stéréotypes, et qui jouent avec les discontinuités de l'espace et du temps; celle de la mémoire qui dynamise l'image, par la temporalité imperceptible de mouvements constants et de minimes subversions, par la temporalité historique de la transformation des images, grâce à de nouvelles condensations, substitutions, adjonctions, déplacements, décalages des éléments constitutifs, dans des jeux d'anamorphose.

La géométrie symbolique construite par le système poétique et surtout la recherche de l'efficacité communicationnelle des discours officiels sont sans doute très éloignés de l'indétermination de la conversation ou de la rhétorique du faire et du dire quotidiens. A la lisibilité et à l'évidence des premiers fait place l'intermittence et l'opacité des seconds, où la fonctionnalité est mise en

cause par l'aléatoire. La discontinuité des territorialités vécues échapperait-elle à la fonctionnalité des espaces abstraits?

On oublie, si l'on met ainsi en scène une dichotomie entre les usagers et les autorités, la perméabilité des discours, leur circulation dans l'espace social au hasard des situations d'énonciation. Entre la production visible de l'image et sa circulation, il y a en outre des formes de consommation silencieuses et rusées dont il faut tenir compte, qui se réapproprient et dévient les images au hasard des occasions, par des tactiques de consommation qui échappent aux stratégies de la production, tout en respectant apparemment ses lois (De Certeau 1980).

On oublie aussi le pouvoir performatif de certaines positions énonciatives et donc de certains discours qui ont plus d'effet que d'autres. Perméabilité qui ne garantit pas, nous l'avons vu, les discours officiels de la contradiction et du paradoxe – tout comme elle ne manque pas d'imprégner le discours quotidien de stéréotypes. La fixité paradigmatique de l'emblème, garantie de sa stabilité, rencontre la mobilité syntagmatique du discours, productrice de fixations et de renversements éphémères, laissant flotter l'image au gré des temps forts et des moments de crise, des haut-lieux et des espaces de la ruse.

Résumé

Les *images* de la Suisse sont ici approchées dans une double perspective conceptuelle, spatiale et discursive. L'espace de la Suisse est considéré à travers des images fournies par des discours, verbaux ou iconiques. Ces images peuvent être concrètes ou abstraites, descriptives ou métaphoriques. Au-delà de la référence à des lieux singuliers, elles se rapportent à la totalité nationale. Il ne s'agit pas ici de faire l'inventaire des thèmes de consensus mais d'insister sur les modes de constitution et de spatialisation des images ainsi que sur la forme de leur mise en relation. Un corpus où se côtoient texte littéraire, discours politique et manifeste de propagande motive la réflexion sur le rapport entre espace et langage.

Zusammenfassung

Das «Bild der Schweiz» wird hier in einer doppelten konzeptuellen, räumlichen und diskursiven Perspektive angegangen.

Der räumliche Aspekt der Schweiz wird anhand von Bildern diskursiver, verbaler, ikonischer, abstrakter oder konkreter, deskriptiver oder metaphorischer Art analysiert. Trotz ihrer Gebundenheit an soziale Orte beziehen sich diese Bilder auf ein nationales Ganzes. Dabei steht nicht etwa der schweizerische Konsens im Zentrum des Interesses. Es geht vielmehr um die Frage, nach welchem Modus sich die «Verräumlichung» von Bildern und ihrer Beziehungen untereinander vollzieht. Grundlage der Reflexion über die Relation von

Raum und Sprache (*langage*) bildet ein Ensemble, das nicht nur den literarischen Text, sondern auch den politischen Diskurs und das propagandistische Manifest umfasst.

Bibliographie

DE CERTEAU Michel

1980. *L'Invention du quotidien*. Paris: Union générale d'édition. 378 p.

DUCROT Oswald

1980. *Les Mots du discours*. Paris: Minuit. 240 p.

GRANET Marcel

1968. *La Pensée chinoise*. Paris: Albin Michel.

LÉVI-STRAUSS Claude (dir.)

1983. *L'Identité*. Paris: PUF. 344 p.

MONDADA Lorenza

1989. «Espace romanesque de Ramuz», in: ROUDAUT Jean (dir.), *Six Essais sur la littérature romande de C.F. Ramuz à C. Bille*. Fribourg (Suisse): Editions Universitaires [à paraître].

OSTROWETSKY Sylvia

1983. *L'Imaginaire bâtisseur*. Paris: Librairie des Méridiens. 346 p.

PELLEGRINO Pierre et Lorenza MONDADA

1987. «Espace médiatique et espace national». *Espaces et Sociétés* 50, p. 195-204.

SCHAFF Adam

1984. «The pragmatic fonction of stereotypes». *International Journal of Sociology of Language* 45, p. 89-100.

TAP Pierre (dir.)

1980. *Identités collectives et changements sociaux*. Toulouse: Privat. 450 p.

VERNANT Jean-Pierre

1981. *Mythe et pensée chez les Grecs*. Paris: Maspero.